

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°20 – avril/mai 2009

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

« Dans ce pays de repos et de réflexion, il n'y a pas un ouvrier, pas un paysan, pas une pauvre fille de village qui ne se soit fait un petit royaume littéraire, si petit qu'il soit, et quand ils ne liraient que leurs livres de prières, ce serait encore beaucoup, car là se trouvent les plus beaux morceaux de poésie religieuse, les plus belles odes que l'Allemagne possède, à partir de Luther jusqu'à Novalis »

Xavier Marmier, 1^e juillet 1834

LESSING



Schlesische Landschaft, 1834

« Les arbres et les paysages de Lessing ont toujours un cachet rêveur qui rappelle les descriptions rêveuses de Novalis et qui donne à ses tableaux un caractère profondément allemand »

Nicolas Martin, *France et Allemagne*, Paris, 1832.

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

Sophie von Kühn

Le hasard d'une tournée administrative (avec son maître l'inspecteur Just) conduisit un jour Novalis dans un château des environs de Tennstedt, où demeurait un certain baron de Kühn, homme de mœurs équivoques, et fort mal élevé. Ce baron avait une fille toute jeune encore, nommée Sophie, que l'on présenta à Novalis avec les autres enfans ; et lui, dès qu'il la vit, se prit d'amour pour elle. Tous les soirs, depuis lors, il revint au château de Grüningen, chevauchant à travers le vent et la pluie pour passer quelques minutes auprès de sa chère Sophie. Et, cinq mois après sa première visite, en mars 1795, il se fiança secrètement avec elle...

Dans les derniers mois de la même année 1795, l'enfant s'alita, dépérit, fut en danger de mort. Et, dès cet instant, l'amour qu'avait pour elle Novalis se trouva comme transfiguré ; il devint une ardente et fiévreuse passion, alluma dans son cœur et dans son cerveau une flamme qui, désormais, ne devait plus s'éteindre... De loin comme de près, le jeune homme n'avait de pensée que pour sa Sophie. Quand elle fut transportée à Iéna, afin d'y subir une opération qui n'eut au reste d'autre effet que de hâter sa fin, il obtint un congé et accourut près d'elle. Jour et nuit, il la veillait, retenant ses larmes pour rire avec elle, la consolant, l'amusant,

inventant de beaux contes dont elle était ravie. Et le premier miracle que produisit ce magnifique amour fut d'éveiller l'âme de Sophie elle-même. Au contact de l'âme brûlante de Novalis, cette enfant « profondément froide » s'échauffa, s'épanouit, devint une femme... Elle mourut le 19 mars 1797, après avoir exigé que Novalis s'éloignât d'elle pour n'avoir pas l'angoisse de la voir mourir... Longtemps ensuite le jeune homme vécut plongé dans le souvenir de sa fiancée morte. Et, quand enfin il se dégagea de ce rêve funèbre, un profond changement s'était produit en lui. L'amour et la douleur avaient fait de lui un poète.

Caroline Just¹

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Le baron Frédéric de Hardenberg, plus connu sous le nom de NOVALIS, figure au premier rang dans l'école romantique, qui s'éleva en Allemagne au commencement de ce siècle, et dont les frères Schlegel et Tieck furent les chefs. Si l'on excepte ses poésies, il n'a laissé que des fragments et des œuvres inachevées. Sa philosophie, plus poétique que rigoureuse, est un mysticisme spéculatif, un panthéisme mystique, un spinozisme marié à l'idéalisme de Fichte et pénétré de sentiments chrétiens, une sorte d'idéalisme réaliste, qui repose sur la foi et le sentiment plus que sur le raisonnement. L'histoire de la philosophie peut le passer sous silence, sans pour cela cesser d'être complète quant à sa marche générale. La tendance philosophique de Novalis n'exerça aucune influence sensible sur le développement de la spéculation : elle est principalement fondée dans la personnalité d'une belle âme, d'une âme pleine de poésie et de douleur. C'est là surtout ce qui en fait l'intérêt et ce qui nous engage à nous y arrêter un instant avant d'aborder la philosophie de Schelling, avec laquelle elle a du reste une grande analogie, aussi bien qu'avec celle de Fichte, d'où elle est en partie sortie.

La philosophie est pour Novalis une autre religion, le complément, l'interprétation de la religion. Son principe est tout mystique. Ce n'est plus, comme dans l'idéalisme de Fichte, sous sa première forme, un effort continu que fait le moi fini pour se savoir

¹ Nièce du Bailli Just auprès de qui Novalis accomplit son stage d'assesseur dans l'administration des salines de Saxe, à partir du 25 octobre 1794. Durant l'année 1795, Caroline Just fut la confidente de Novalis et de Sophie von Kühn.

comme moi absolu, pour se donner la conscience qu'il est toute réalité ; c'est un renoncement du moi à son individualité, à sa personnalité par le sentiment qu'il n'est rien par lui-même, et que le moi divin est sa véritable substance, que la vie divine est sa vie. Selon Novalis, le commencement réel de toute philosophie est l'anéantissement de soi comme individu, pour s'identifier par la pensée avec le moi universel, une aspiration à se confondre avec le tout par la conscience de l'unité de tout. Le *moi est égal au non-moi*, tel est, pour lui, le principe souverain de toute science et de tout art. La vraie philosophie serait ainsi idéalisme réaliste. Tout est un, et l'âme humaine, dans sa véritable essence, est une avec l'âme du monde ; c'est le spinozisme corrigé par l'idéalisme, le vrai spinozisme. Novalis appelle Spinoza un homme *ivre* de Dieu. La vraie philosophie repose sur une foi supérieure : elle est toute religieuse, toute pleine de Dieu. La foi aux véritables révélations de l'esprit n'est pas vision, audition, sentiment ; elle se compose de ces trois manières de sentir, et elle est plus qu'elles : c'est une certitude immédiate, l'intuition de ma vie la plus vraie, la plus intime. Le sentiment est une lumière intérieure ; la pensée n'est que le rêve du sentiment, un sentiment éteint, l'ombre de la réalité. Dieu est personnel de la même manière que nous, et notre prétendu moi n'est pas notre moi véritable, mais seulement son reflet. Il semble à l'homme qu'il est engagé dans un dialogue, et que quelque être inconnu, présent en lui, le porte merveilleusement à développer les pensées les plus évidentes. Cet être est nécessairement un être supérieur, puisqu'il se met en rapport avec nous d'une manière qui n'a rien de commun avec les autres façons de sentir ou de recevoir des impressions. Ce moi supérieur est à l'homme ce que l'homme est à la nature, ou ce que le sage est à l'enfant. L'homme cherche à lui devenir semblable, comme il travaille à s'identifier le non-moi. C'est là un fait intime qui ne se démontre, pas, qu'il faut savoir éprouver, et qu'il est un devoir pour chacun de produire en soi. C'est par la philosophie que l'homme se révèle ainsi à lui-même : c'est par elle que le moi se donne le sentiment de la présence en lui du moi divin, de son unité avec lui, de sa véritable nature.

Ces pensées rappellent quelque peu le génie de Socrate, l'assistance divine en nous de Descartes et de Malebranche, la raison universelle de Fénelon, la théorie de la raison impersonnelle, mais surtout le panthéisme de Spinoza modifié par celui de Fichte.

La pensée philosophique, qui consulte ainsi le Dieu présent en nous, est une révélation intime : elle est élévation du moi réel vers le moi idéal. La philosophie est en même temps le fondement de toute

autre révélation. Le besoin de philosopher est une invitation adressée au moi fini de se réveiller, de devenir esprit.

L'éclectisme spéculatif est une conséquence naturelle de cette doctrine de la présence en nous de la raison universelle. Dans tout système particulier, dit Novalis, une idée principale ou plusieurs se sont développées aux dépens des autres ; le vrai système consiste à faire droit à toutes, en donnant à chacune sa véritable place.

Novalis ne semble pas mépriser le monde sensible, comme Fichte ; il cherche à le comprendre : la philosophie, selon lui, est le mariage de l'esprit et de la nature, et par là il se rapproche de Schelling, pour qui la nature est l'existence positive du principe divin². La nature, dit-il, est le dessin systématique, le plan encyclopédique de notre esprit. Pour la comprendre, il faut la reproduire, la faire renaître pour ainsi dire par la pensée, et la suivre dans tout son développement depuis le moment de sa création. Il faut remonter à ce moment primitif où la pensée est créatrice, imiter en quelque sorte cet acte souverain, afin de voir se déployer de là un spectacle immense, l'épopée de l'univers. La description de ce développement de la nature en est la vraie théorie ; par là la philosophie devient l'image et la formule du monde réel. La vie de l'univers est un concert de mille voix, une harmonie de toutes les forces et de tous les genres d'activité. La nature est en progrès, comme tout ce qui est divin ; elle a un esprit, une âme. L'homme en est la plus haute expression, et tous les hommes sont autant de variations d'un seul et même individu, d'un individu complet. Chacun doit chercher à s'élever au-dessus de soi-même, à devenir plus qu'un homme, à devenir semblable à Dieu, à s'assimiler l'univers par la pensée, par une synthèse, une affirmation absolue. Nous ne savons une chose qu'autant que nous savons l'exprimer, la définir ou la *faire*. Toute définition réelle est un mot magique, une parole créatrice. La philosophie est l'art de conformer toutes nos représentations à une *Idee* absolue, et de produire *a priori*, des profondeurs de notre esprit, un système universel, d'employer l'organe de la pensée à construire un monde purement intelligible, de réaliser l'esprit.

A cela se rattache ce que Novalis a dit des mathématiques pures. Elles sont, dit-il, la vraie science. La science mathématique est l'intuition de l'entendement comme image de l'univers, l'entendement réalisé ; ses rapports sont ceux du monde. La force mathématique est force ordonnatrice. Dans la musique elle apparaît comme idéalisme créateur. Il y a là une sorte de négation du monde matériel, un retour à l'idéalisme de Fichte, peu compatible avec la

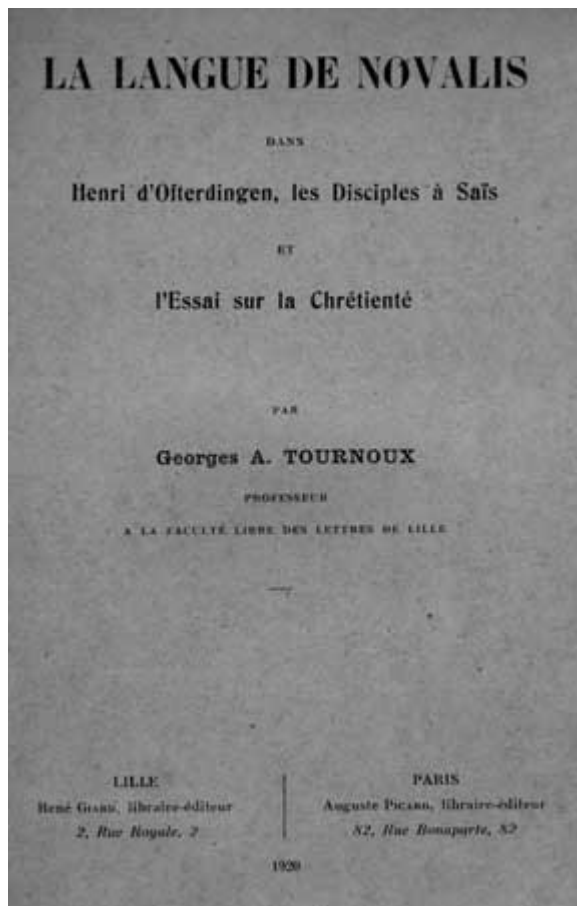
² Michelet, *Geschichte der letzten Systeme*, t. II, p.119.

philosophie de la nature : Novalis semble se réfugier dans l'espace pur, pour se soustraire au contact de la matière. Il va jusqu'à dire que la science mathématique pure est la vie la plus haute, qu'elle est religion, qu'elle est la vie des dieux ; que les mathématiciens sont seuls heureux, parce que le savoir parfait est félicité parfaite, un état de pure contemplation, de céleste quiétude.

Joseph WILLM

[Suite au prochain numéro]

LA LANGUE DE NOVALIS



La langue de Novalis, apparemment si transparente d'expression, à la syntaxe élémentaire, mais d'une puissance évocatrice irrésistible, cette langue à la fois d'une simplicité d'allure frappante et d'une inépuisable richesse d'aspects, dont nous nous sommes efforcé dans cet ouvrage d'étudier la structure, d'analyser les éléments, les « tote, zuckende Reste », comme il est dit dans les *Disciples à Saïs*, ne dévoile pas aisément son mystère. Pour surprendre le secret de son

charme innombrable, toujours fuyant, toujours vainqueur, il faut la pratiquer longuement, la fidèlement aimer ; elle ressemble à la parole de cet inconnu que Novalis évoque au chapitre IV de l'*Ofterdingen*³, à laquelle on prête d'abord à peine attention, jusqu'à ce que, longtemps après son départ, épanouissant peu à peu son modeste bouton, elle révèle enfin une fleur magnifique, aux couleurs brillantes, à la corolle merveilleuse, que plus jamais on n'oublie, qu'on ne se lasse pas de contempler, et en qui on a une source intarissable de joies, un trésor toujours présent, toujours vivant.

Tout ce qu'il fit, il le fit avec amour, a écrit magnifiquement de Novalis son ami intime, Louis Tieck. Et de fait, à force d'amour, Novalis a vraiment vécu son rêve ; à force d'amour, il a réussi à l'immortaliser dans son œuvre. L'amour et la poésie furent les pôles inséparables de sa vie intérieure : *Die Liebe ist das höchste Reale – der Urgrund*, écrit-il, empruntant à Böhme l'un de ses mots familiers ; et, d'autre part : *Die Poesie ist das echt absolute Reelle. Das ist der Kern meiner Philosophie. Je poetischer, je wahrer. Sois aussi bon et poétique que possible*, telle est la maxime qui, pour lui, renferme le commencement et la fin de toute sagesse. L'amour lui commandait la sincérité ; et, pour cette âme enfantine, confiante et radieuse, la sincérité n'allait point sans l'unité : il entreprit de réaliser cette unité jusque dans les moindres détails de sa vie morale et intellectuelle. Ne nous étonnons donc pas de la trouver dans son œuvre si harmonieusement établie entre l'expression et la pensée.

De son cerveau de visionnaire génial et prédestiné était sorti l'un des systèmes les plus étrangement poétiques qu'on puisse rêver, fascinant jusqu'en ses puérités mêmes. Cette philosophie, Novalis s'efforça courageusement de la pratiquer. Il la croyait féconde et bienfaisante. Et, pour y faire participer le monde, il créa un style incomparable, au charme exquis et subtil, à la musique troublante, et qui restera l'un des plus mystérieusement, des plus souverainement originaux de la littérature allemande.

Georges Tournoux

³ Cf. Spenlé, p.357 : A quelque page qu'on ouvre le *Disciple à Saïs* ou *Henri d'Ofterdingen*, on sera également frappé de l'extraordinaire transparence de l'expression et aussi de l'impossibilité où l'on se trouve de la comprendre, dans le sens ordinaire du mot, c'est-à-dire de la résoudre en une pensée précise, en une vision claire et distincte. C'est qu'en effet on se trouve en présence moins d'une page de littérature proprement dite que d'une partition musicale transcrite en mots et en pensées, et c'est déjà presque un contre-sens artistique que de vouloir la comprendre entièrement.



LOUIS ANGÉ

Dans sa bibliographie de Novalis (Œuvres complètes, 1975, tome II), Armel Guerne signale, comme « curiosité », la traduction en vers rimés des Hymnes à la Nuit, par Louis Angé, (Alzir Hella)⁴. L'ouvrage, paru en 1922, aux Images de Paris est à peu près introuvable. Nous nous proposons d'en reproduire des extraits pour les lecteurs de la Lettre Novalis, au plus près de l'original (vignettes, disposition des vers, etc.).

Hymne V

LE RÉDEMPTEUR

AU-DESSUS des humains épars dans l'univers
 Régnait aux anciens jours la puissante muette
 D'un lourd destin aux doigts de fer.
 Un noir bandeau pesait sur leur âme inquiète.
 La terre s'étendait infinie, à leurs yeux,
 Patrie et demeure des dieux.
 Edifice mystérieux,
 Elle existait depuis des temps très et très vieux.
 Par delà les rougeurs où se lève l'aurore,
 Dans le sein sacré de la mer,
 Habitait le soleil, dont la lumière dore
 Et fait vivre le globe ivre de rayons clairs.
 Un vieux géant portait sur son robuste torse
 Le monde bienheureux.
 Sous les monts caverneux
 Gisaient les premiers-nés de la terre, sans force
 Dans leur vaine fureur contre les nouveaux dieux
 Et contre leurs parents, les humains radieux.
 La profondeur des mers, glauques enchanteresses,

⁴ Louis Angé est le pseudonyme littéraire de Alzir Hella (né à Vieux-Condé, dans le Nord, en 1881, et mort à Paris le 14 juillet 1953), militant politique et traducteur, seul ou avec Olivier Bournac, de Stefan Zweig. On lui doit aussi des traductions de Hoffmann (*Les Élixirs du diable*, 1926), et de Jean-Paul.

Était le sein d'une déesse.
Dans les grottes que forme un cristal merveilleux
Un peuple s'ébattait, gras et voluptueux,
Fleuves, arbres et fleurs et bêtes innombrables
A l'homme étaient semblables.
Plus doux semblait le vin
Quand il était versé par un être divin,
Dont les grappes chantaient la jeunesse immortelle.
Une déesse maternelle
S'incarnait, opulente, en lourdes gerbes d'or ;
Et l'amour aux saintes ivresses
N'était alors
Qu'un doux hommage à la plus belle des déesses.
Pour le ciel et la terre et pour leurs habitants
La vie était sans cesse
Une fête splendide, un éternel printemps ;
Et tous ne vénéraient rien tant
Que la tendre, subtile et multiforme flamme
En qui le monde avait son âme.
Cela n'empêchait pas pourtant
Qu'une pensée, – ô ciel ! quel fantôme effroyable ! –
S'approchât des joyeuses tables
Et remplit les esprits d'épouvante et d'horreur.
Ici les dieux eux-mêmes
Restaient muets et blêmes,
Impuissants à trouver, pour soulager le cœur,
Quelque baume consolateur.
Mystérieuse était la voie
Par laquelle arrivait ce démon de malheur,
Dont larmes ni présents n'apaisaient la fureur.
C'était, c'était la Mort qui, réclamant sa proie,
Clôturait ce banquet de joie
Par l'angoisse, par la souffrance et par les pleurs.

Et dès lors, à jamais séparé de ce monde,
Et de tout ce qui fit jadis sa volupté,
Loin des êtres bien chers, ici-bas tourmentés
Par le regret stérile et la douleur profonde,
Le trépassé vivait d'un rêve pâle et vain,
Luttant contre son sort d'une impuissante main.
Pour lui le flot des jouissances

S'était brisé, sans espérance,
Aux rochers d'infinis chagrins.

Dans un sublime élan de haute intelligence
L'homme avait embelli le masque de la Mort :
« C'est un adolescent qui, vêtu de silence,
Eteint le flambeau, puis s'endort.
Paisible est le trépas qui vient avec clémence :
Une harpe a de tels accords.
Le souvenir de l'existence
S'efface sans douleur dans l'onde du Léthé. »
C'est ainsi qu'on avait chanté
Pour adoucir l'horreur de la nécessité.
Malgré tout, la Nuit éternelle
Restait une énigme rebelle,
Mettant sur les humains
Le signe menaçant d'un empire lointain.
Peu à peu le vieux monde approchait de sa fin.
Maintenant il était flétri, le beau jardin
Où s'était égayé le jeune genre humain !
L'esprit aventureux de la race nouvelle
Voulait porter ses ailes
Dans le morne infini des espaces déserts.
Les dieux et leur cortège avaient quitté la terre.
La nature dès lors, mourante et solitaire,
Ne connut que des lois de fer,
Que le nombre inflexible et la mesure austère.
Cette fleur d'idéal qui charmait l'univers
S'évanouit en noirs concepts, – telle dans l'air
Une vaine poussière.
La Foi, source féconde en évocations,
S'était enfuie avec l'Imagination,
– Cette fille du ciel dont les créations
Font de tout ce qui vit un seul peuple de frères.
Un vent du nord soufflait, méchant,
Sur la solitude des champs,
Et, glacé, l'essaim des beaux rêves
Avait pris son essor vers de moins froides grèves.
De mondes éclatants se remplirent les cieux.
Dans le plus profond sanctuaire,
Aux sommets les plus hauts du cœur, se retirèrent

L'âme du monde, avec ses puissances, les dieux.
– Attendant là l'aurore au réveil glorieux.
Les Immortels n'habitaient plus dans la lumière,
 Qui n'était plus leur signe heureux ;
Le voile de la nuit, ils l'avaient mis sur eux.
 La nuit devint le sein prospère
 Des saintes révélations.
C'est là que de sommeil les dieux s'enveloppèrent,
Pour reparâître ensuite aux yeux des nations
 Sous une forme bien plus belle.

[Suite au prochain numéro]



Raymond Thiollère
Portrait de Novalis.
Hors-texte des *Hymnes à la Nuit*, 1922.

NOVALIS et l'initiation

« Cent soixante-huit ans après la mort de Novalis, la *lumière* du poète romantique allemand est venue transfigurer mon esprit et lui a imprimé toute sa formation. »

Comme toute réalité spirituelle, qui dépasse les catégories de la raison, et qui ne s'apparente pas à une expérience mystique, la dimension initiatique de l'œuvre de Novalis pose infiniment de questions. Pourtant il ne s'agit aucunement d'une interprétation, mais bien plutôt d'une expérimentation et qui, vécue par plusieurs disciples, s'ignorant d'ailleurs les uns les autres, consacre le poète romantique allemand comme un maître spirituel, dans la tradition occidentale, de la même manière que l'on parle de *soufis*, ou de *pirs*, dans l'ésotérisme islamique, de *staretz*, ou de Pères, dans le christianisme oriental (*cf. la prière du cœur*). La première interrogation concerne la dimension temporelle : il faut admettre que l'initiation puisse être dispensée par un maître *ayant quitté la manifestation terrestre*. La seconde, la dimension spatiale : en quel lieu cette initiation peut-elle se produire ? De la même manière, on doit accepter l'idée d'une géographie non physique mais spirituelle ou sacrée. Nous évoquons par conséquent une initiation conférée mystérieusement par un maître qui n'est pas autrement connu que comme une figure majeure du romantisme allemand, dont l'incomparable destin cependant et une œuvre toute d'intériorité permettent d'imaginer qu'il ne fut pas seulement un poète et un philosophe. Bien peu de commentateurs reconnaissent à l'œuvre de Novalis sa dimension initiatique, et peu au poète romantique lui-même la qualité d'initié et de maître⁵. Pourtant, il reste la réalité d'une expérience vécue. D'une initiation reçue de sa part, certes inhabituelle, et pourtant régulière, de l'influence spirituelle qui l'accompagne, venue pareillement de lui. D'un enseignement d'ordre initiatique contenu dans ses écrits, et se découvrant progressivement, au fur et à mesure des étapes du cheminement intérieur. D'une relation de maître à disciple, comme d'un maître vivant à l'égard de ses disciples. D'une réalisation, enfin, qui porte à sa plénitude tout l'itinéraire accompli, dans l'amour et la connaissance⁶, y compris en sa dimension métaphysique. C'est pourquoi il s'agit ici d'abord du témoignage d'une réalité spirituelle : de la *lumière* de Novalis *transfigurant* l'esprit de ses disciples.

⁵ En 1912, Rudolf Steiner dira : « Novalis peut nous servir d'éclaireur, d'étoile conductrice pour que, le suivant dans notre sentiment, nous ayons aussi la volonté de nous élever jusqu'à lui dans la connaissance. »

⁶ « L'accomplissement de la béatitude, écrit Maître Eckhart, réside dans les deux : la connaissance et l'amour. »

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

NOUVEAU CATALOGUE

Volume 1 – Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

« Dans son livre *De l'Allemagne*, – qu'il paraît avoir écrit surtout pour déprécier, aux yeux du lecteur français, les poètes allemands ses confrères, – Henri Heine consacre à Novalis un petit chapitre dont on a vanté souvent la piquante et gracieuse ironie. Après avoir dit que « le véritable nom de ce poète était Hardenberg, » et après avoir donné sur sa vie et son œuvre quelques renseignements [*sic*], pour la plupart inexacts, il raconte qu'il a connu autrefois une jeune Allemande qui admirait Novalis... »

Volume 2 – Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

« Souvent nous avons promis à nos lecteurs de leur révéler en détail ce qu'il y a de catholique dans cette vaste littérature d'outre-Rhin, mine immense où peuvent creuser à leur gré toutes les croyances, toutes les imaginations, toutes les fantaisies de l'homme, sûres d'y trouver à chaque pas d'inépuisables richesses et des merveilles sans cesse renaissantes... »

Volume 3 – Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, tome XVI, 1895.

« Il faudrait refaire l'histoire des théories littéraires des dix dernières années pour comprendre le prestige exercé sur quelques esprits de ce temps par le poète allemand connu sous le nom de Novalis. »

Volume 4 – Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

« A ceux qui doutent encore que la philosophie et la science des idées puissent élever dans l'âme des émotions tragiques et décider de la vie, il faut montrer Novalis. »

Volume 5 – « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

« Novalis est pour les Allemands un nom si pieusement, si tendrement aimé, la grave Allemagne l'a traité avec une affection si paternelle, qu'on a recueilli sur sa vie les moindres détails. »

Volume 6 – [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

« Frédéric de Hardenberg est un des auteurs les plus originaux que l'Allemagne ait produits ; il mourut cependant trop jeune pour que son génie poétique pût se développer dans toute sa vigueur et dans toute son originalité. Les ouvrages qu'il a laissés ne sont pour la plupart que des fragmens [*sic*]. C'est peut-être ce qui explique pourquoi cet écrivain est si peu connu en France, quoiqu'il réunisse au plus haut degré ce qui caractérise les grands poètes de la Germanie moderne... »

Volume 7 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

« NOVALIS. L'histoire de la philosophie allemande présente, à la fin du XVIIIe siècle, un écrivain enthousiaste, un penseur subtil et charmant, qui occupe, au-dessous des métaphysiciens illustres, une place à part... »

Volume 8 – Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

« Le romantique d'outre-Rhin naquit comme verdit le sol sous une pluie printanière. Pluie d'avril qui fait s'ouvrir les premiers bourgeons aux arbres, éclore marguerites et violettes dans les prés. Ses œuvres sont comme des lilas en fleur, elles vous montent doucement à la tête, en songes et en rêveries. Un souffle d'enthousiasme, de jeunesse et de confiance anime les écrits de ces jeunes dieux qui s'en vont, étonnés, ravis de leur propre existence, suivant leurs visions et respirant le parfum de leur propre cœur, dont ils font leurs délices. »

Volume 9 – [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

« Les parens [*sic*] couchés dormaient encore, l'horloge sonnait l'heure avec un bruit uniforme, les fenêtres cliquetaient et le vent sifflait au-dehors, la chambre s'obscurcissait tout à tour et s'éclaircissait par les rayons de la lune. »

Volume 10 – Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

« Ce n'est pas sans un sentiment de crainte et de vénération que j'entreprends d'écrire cette biographie. Novalis est pour moi comme une de ces saintes reliques placées au fond d'un sanctuaire. Si on les regarde de loin, on ne les connaît pas ; si on y touche d'une main trop hardie, on les profane. Car voyez cette âme vierge et profonde de poète qui se referme avant que d'être assez mûre ; ces œuvres de génie qui s'interrompent brusquement dans le moule où elles étaient jetées ; cette vie qui tombe encore chargée de fleurs ; cette voix pleine de vie et de religion qui ne rend plus qu'un son douloureux et devient muette : tout cela ne mérite-t-il pas grand respect et grande pitié ?

Aucun poète n'a pénétré plus avant dans les mystères de la vie intérieure que Novalis. »

Volume 11 – Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

« Ce poète n'a pas manqué à la gloire naissante du métaphysicien. Subtil et ferme tout ensemble, mystique et audacieux, image assez fidèle, en un mot, de la doctrine du maître, l'écrivain dont je parle ne peut être oublié désormais dans l'histoire de la philosophie allemande. Parmi les noms déjà célèbres qui sont comme le cortège de M. de Schelling, le premier en date et l'un des plus brillants est le nom charmant de Novalis. »

Volume 12 – Louis Angé, « Vers l'aurore d'une fraternité intellectuelle des Nations, la « mission » du poète Novalis », *La Nouvelle Revue*, Paris, 1924.

« Connaissez-vous plus étrange, plus attirante, plus passionnante figure que celle du douloureux jeune homme qui, n'ayant pas encore vingt-neuf ans, s'éteignait, un matin du printemps 1801, sous le ciel brouillé de la Saxe, après avoir porté, sur la fragilité de son front d'ivoire, toutes les souffrances et toutes les extases inhérentes à l'enfantement d'un monde nouveau ? »

Volume 13 – Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

« Novalis (1772-1801), pseudonyme littéraire de Friedrich von Hardenberg, est peut-être, à côté de Tieck et de Schlegel, le représentant le plus parfait du romantisme germanique. »

Volume 14 – Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

« Comme Tieck ou Frédéric Schlegel, Novalis appartient surtout à l'histoire de la littérature ; c'est une âme essentiellement poétique et son œuvre, interrompue si brusquement, le montre avant tout poète. La première romantique a été une école littéraire ; mais elle a aussi prétendu faire la poétique et même la métaphysique de son œuvre artistique ; elle se rattache à Fichte autant qu'à Goethe ; elle rêve d'une conciliation définitive entre l'art et la philosophie. »

Volume 15 – Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

« Rares sont les historiens de la littérature qui conservent l'intégrité de leur sens critique devant l'univers changeant et féérique qui se déploie dans l'œuvre du magicien Novalis. »

Volume 16 – Henri Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

« A l'âge où les écrivains commencent d'ordinaire leur carrière, Novalis finissait la sienne. Le torrent et le tourbillon de ses pensées l'avaient brisé ; il disparut, jetant sur l'abîme du temps quelques fragments et quelques pages. – Poète au cœur pur, que tes pages nous sont précieuses ! que tes chants nous sont chers ! »

Volume 17 – Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

« On se tromperait si on ne voyait dans *Henri d'Ofterdingen* que l'essor d'une imagination élevée et féconde ; cette œuvre nous offre encore l'expression la plus exquise et la plus chaste du culte de l'Allemagne pour la nature. »

Volume 18 – Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

« Novalis n'avait pas vingt-neuf ans lorsqu'il expira. Il eût réalisé de vastes espérances, s'il eût joui d'une plus longue vie. »

Volume 19 - Teodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

« C'est incontestablement cette tragédie de ses fiançailles avec Sophie von Kühn qui a allumé au cœur de Novalis l'ardent et lumineux génie poétique destiné depuis lors à ne plus s'éteindre... »

A handwritten signature in cursive script, reading "Friedrich von Hardenberg". The ink is dark and the handwriting is fluid and somewhat slanted to the right.

SOMMAIRE

Document biographique

Caroline Just, « Sophie von Kühn », 1798.

Documents littéraires et témoignages

Joseph Willm, extrait de *Histoire de la philosophie allemande depuis Kant jusqu'à Hegel*, tome III, Paris 1847.

Georges Tournoux, « La langue de Novalis », 1920.

Louis Angé, « Novalis et Les Hymnes à la Nuit », 1922, traduction de l'Hymne V.

Novalis et l'initiation

Dimension initiatique de l'œuvre de Novalis.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Nouveau catalogue 2008-09.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2009